

## Temps et historicité

Notre réflexion lors de la première demi-journée de notre séminaire fut traversée par quelques « mots-clés », pour reprendre l'expression de Michael Werner. Certains furent longuement évoqués, d'autres rapidement traités, et quelques uns ont parcouru nos quatre journées d'étude. Ces derniers constitueront le fil rouge de cette synthèse. Elle s'articule ainsi autour de trois axes :

- la question méthodologique du « faire preuve »
- la notion de contexte et son corollaire : la contextualisation de l'objet de recherche
- Enfin, l'historicité, terme qui constitue, au demeurant, l'intitulé de notre première séance.

### I. La méthodologie de recherche ou la nécessaire auto-réflexivité du chercheur

Un premier point abordé fut celui de la (ou des) démarche(s) possible(s) pour « faire la preuve ». Dans cette optique, l'étude de Karim Fertikh s'intéresse à la question de la spécificité d'un discours scientifique tenu par les « programmeurs » sociaux-démocrates à Bad-Godesberg pour justifier et faire valoir leurs arguments programmatiques contre ceux de leurs adversaires. L'auteur tend à montrer, d'une part que cette spécificité existe et, d'autre part, qu'elle résiderait dans un discours de vérité fondé sur l'effacement du « je » du locuteur dans le « nous » identitaire du parti. Dans cette stratégie argumentative, l'histoire du parti, avec ses moments fondateurs et ses penseurs, est invoquée comme preuve de la démonstration programmatique.

Béatrice Robert souligne, quant à elle, un autre exemple d'utilisation de l'histoire comme preuve : l'analogie historique. En développant une étude sur les historiens allemands et italiens de l'antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle, elle montre comment ceux-ci s'appuient sur une (re)lecture de l'histoire antique pour fonder leurs préconisations politiques actuelles dans la construction des Etats-Nations respectivement allemand et italien.

Au cours de la discussion, il est apparu très nettement que le discours des deux intervenants était en réalité double ou, pour reprendre l'expression de Karim Fertikh, la preuve était faite « au carré » : d'une part, il s'agissait, pour eux, de montrer comment l'histoire avait été utilisée pour faire preuve, l'un chez les sociaux-démocrates, l'autre chez les historiens de l'Antiquité, d'autre part, il leur fallait aussi « prouver » la pertinence de leurs propres conclusions. Pour ce faire, un premier élément soulevé par Karim Fertikh fut la récurrence des faits observés : la répétition des mêmes stratégies argumentatives dans des contextes différents et chez des locuteurs variés laissait à supposer qu'il y

avait bien là une rhétorique spécifique à ces programmeurs. L'autre élément proposé par Béatrice Robert fut celui de la comparaison : en confrontant le discours italien sur l'Antiquité au discours allemand, l'auteur a pu mettre en évidence les fonctions de l'analogie historique dans les stratégies de démonstration.

Ainsi, comparaison et récurrence semblent constituer deux pistes pour construire une démarche rigoureuse susceptible de « faire preuve ». Par ailleurs, les deux contributions ont ouvert une réflexion sur l'inévitable et nécessaire auto-réflexivité du chercheur sur sa propre démarche. Cette épineuse question fut abordée sous un angle bien particulier : celui de la contextualisation, certes de son objet de recherche mais aussi de sa position de chercheur.

## II. La contextualisation historique de la preuve

Les contributions et discussions du jeudi matin se sont regroupées en grande partie autour de la question de la nature des transformations auxquelles l'image historique et l'utilisation des arguments historiques peuvent être exposées dans différents contextes historiques et nationaux. Nous avons vu que la tentative d'éviter et de révéler des anachronismes qui implique une double historisation, c'est-à-dire une double contextualisation historique de l'objet de recherche d'un côté et de l'autre de l'objet de réflexion de cette recherche, peut mener à des « boucles méthodologiques », évoquant la nécessité d'un « travail semi-rigoureux », selon la terminologie de Passeron.

La contribution de Béatrice Robert a montré comment un même objet historique – ici le monde de l'Antiquité – utilisé à des fins semblables – c'est-à-dire pour renforcer et légitimer le processus de l'unification nationale en Italie et en Allemagne – peut produire des stratégies de preuve tout à fait différentes, stratégies que Béatrice Robert cherche néanmoins à relier par la notion de « l'analogie ». Les différentes stratégies se basent vraisemblablement sur les approches différentes à l'Antiquité par les deux histoires nationales. Tandis que l'Italie se considère comme le successeur génétique, géographique et traditionnel de l'Empire Romain et peut ainsi puiser ses impulsions nationales directement de la connaissance de l'Antiquité et de la force suggestive des objets archéologiques, en Allemagne la mise en fonction de l'Antiquité suit plutôt des constructions analogiques.

L'argumentation historique analysée par Karim Fertikh se situe dans un cadre historique différent. Lorsque le SPD, en se reconstituant après la Seconde Guerre Mondiale, promulgua à Bad Godesberg un programme fondamental, les acteurs principaux se soucièrent moins de dégager l'utilité ou la nécessité politique de leur propos que de s'insérer dans une tradition social-démocrate et socialiste. Ainsi, le but du programme à reformuler était avant tout celui de trouver, de retracer et d'interpréter le rôle historique de la démocratie sociale. Au lieu d'un pragmatisme politique, l'on trouve ici des argumentations scientifiques, basées surtout sur les sciences sociales et historiques. En cela l'on peut également remarquer qu'ici – comme dans les autres situations dans lesquelles se forme un collectif

qui tend à être plus que la simple somme de ses membres – la créativité individuelle cède à la réactualisation de vieilles idées dans un nouveau contexte historique.

### III. L'historicité de l'objet et de la recherche

Le troisième et dernier aspect est celui du temps et de l'historicité, donnant le titre à cette première séance du Séminaire. Il englobe et résume en quelque sorte les deux notions discutées auparavant, le contexte et la réflexivité : ce que Michael Werner a appelé « l'historicité des objets » est en effet valable, tel que l'ont montré les contributions de Béatrice Robert et Karim Fertikh, à la fois pour l'objet de la recherche et pour la recherche elle-même. La contextualisation apparaît donc ici comme l'inscription de l'objet dans son temps, qu'il soit présent ou passé, impliquant une conception de l'objet en tant que phénomène historique. Mais ce sont également la perception et la compréhension de cet objet qui demandent à être historicisées, à être rendues elles-mêmes objet d'une mise en contexte. Dans ce sens, la réflexivité du chercheur porte donc sur l'interaction de sa propre démarche avec son époque, la recherche étant ainsi conçue elle aussi comme phénomène historique.

Les discussions de cette matinée ont soulevé des questions qui seront évoquées à nouveau dans les prochaines sessions. Certaines d'entre elles ont pu être élucidées au fur et à mesure du séminaire, d'autres sont restées à l'état de questionnement, évoquant d'autres réflexions. Ainsi, le problème des limites entre texte/objet et contexte allait être au centre du débat de la séance suivante, mais celui de la définition du terme « preuve » (« Beweis ») s'est avéré extrêmement complexe. A la fin de cette première journée de réflexion, la discussion semble tendre vers une compréhension du « faire preuve » en tant que « faire autorité » dans un effort de scientificité.

*Charlotte Bellon, Sara Iglesias, Thomas Woelki*

### **Les problèmes de la contextualisation**

Von Anfang an war der Kontext in den Vorträgen und Diskussionen anwesend. Seine Rolle in dem Beweisaufbau scheint eine Evidenz zu sein. Aber wenn man beginnt über seine Definition und die Kontextualisierung zu diskutieren, verschwindet alle Selbstverständlichkeit. Die Definition des Kontextes ist von Fach zur Fach unterschiedlich. Da wir uns nicht auf eine Definition einigen konnten, ist uns die Kontextualisierung als Methode der Geisteswissenschaften abhanden gekommen. Wir haben die Probleme der Kontextualisierung gesucht und nur die Probleme des Kontextes gefunden.

In dem Vortrag von Denis Laborde, *Le Contexte. Régularité des conduites et créativité de l'agir musicien*, ist der Kontext als umgebendes Dekor der musikalischen Improvisation gedacht. Er ist nicht mehr ein Zusammenhang von Umständen sondern das wirkende Feld des Künstlers: der Kontext wirkt

auf den Künstler. Aber er lässt sich nicht auf diese einseitige Auswirkung reduzieren. In dem Moment der Improvisation nimmt der Künstler selbst Einfluss auf den Kontext. Demnach könnte die Kontextualisierung als gegenwärtige Interaktion von Umwelt und Akteur verstanden werden. In dieser Definition stellt sich die Frage nach der räumlichen und zeitlichen Dimension des Kontexts. Reduzieren wir so nicht den Kontext auf das Gegenwärtige? Mit dieser Frage kommen wir an ein zentrales Problem der Kontextualisierung. Wenn wir versuchen als Wissenschaftlerinnen diese Interaktion zu verstehen, können wir uns auf das Gegenwärtige der Aktion beschränken? Dafür sollten wir die Motivation der Akteure und die Charakteristik der Umwelt als geschichtliche Räumlichkeit ignorieren oder den Menschen und seine Umwelt als nur Gegenwärtig denken. Anhand des Improvisations-Beispiels möchte ich diese Idee erörtern. Am Ende seines Vortrags zeigte uns Denis Laborde ein Video einer Performanz von Keith Jarrett. Stellen wir uns einen Mann am Piano in der Mitte der Bühne in einem großen Konzertraum mit klassischer Architektur vor. Die Interaktion von Umwelt und Pianist würden den Kontext bilden. In unserem Verständnis des Kontextes würde die Vergangenheit keine Rolle spielen. Stellen wir uns jetzt diese Räumlichkeit in Vichy und einen Pianisten jüdischer Herkunft an einem Gedenktag des Holocausts vor. Wenn wir uns auf das Gegenwärtige konzentrieren verlieren wir die historische Dimension des Kontexts. Dieses Beispiel zeigt uns die Schwierigkeit der Kontextualisierung, die sich nicht auf das Gegenwärtige begrenzen lässt, die sich aber auch nicht in der Vergangenheit verlieren soll.

Wie Michael Werner in seinem Eingangsvortrag bereits angeführt und Denis Laborde an dem Beispiel der baskischen Improvisationssänger veranschaulicht hat, besteht ein produktives Verhältnis zwischen Text und Kontext, zwischen dem Forschungsobjekt und seinem Zusammenhang, sei er historisch, politisch oder aber auch disziplinär bedingt. Philippe Dediés Arbeit stellte heraus, wie in zwei verschiedenen Teilbereichen der Physik, der Quantenphysik und der Thermodynamik, mit verschiedenen Definitionen der Entropie gearbeitet wird. Für ein und dasselbe Phänomen wird also je nach wissenschaftlichem Kontext in diesem Fall sogar eine sich widersprechende Definition gegeben. Philippe Dedié bot einen pragmatischen Umgang mit dem Dilemma an: Je nach Forschungskontext mache es Sinn, die eine oder die andere Formel zu verwenden. Eine wissenschaftliche Kontextualisierung, die einen Kontext des Forschungsgegenstandes quasi als Dekor hinzufügt ignoriert also dessen produktives Wirken. Darüber hinaus zeigt das Entropie-Beispiel auch, dass der Standpunkt der Forscherin oder des Forschers durchaus eine Rolle spielt und mitbetrachtet werden muss, vor allem wenn es darum geht, eine quasi objektive Kontextualisierung vorzunehmen. Einen Gegenstand kontextualisieren heißt also, einen Kontext für diesen Gegenstand konstruieren und dafür ist der eigene Standpunkt entscheidend, d. h. er ist ebenfalls produktiv, kann aber auch Grenzen setzen. Dediés Beispiel zeigt, dass dies für die Naturwissenschaften ebenso gültig ist, wie für die Geisteswissenschaften. Dies rief in der Diskussion Verunsicherung hervor, war es doch einigen Beteiligten eher darum gegangen zu zeigen, wie die Geisteswissenschaften ebenso gut beweisen

könnten wie die Naturwissenschaften und nicht umgekehrt aufzuzeigen, dass das Beweisen in den Naturwissenschaften ebenso problematisch ist, wie in den Geisteswissenschaften. Dediés Beitrag kann also als eine Art Wissenschaftskritik aufgefasst werden, die den Mythos einer „exakten Wissenschaft“ widerlegt, die aus der Natur die Wahrheit quasi nur ablesen müsse. Stattdessen machte das Beispiel deutlich dass auch hier mit Vorannahmen und Kategorienbildung gearbeitet wird, in die der Kontext und die Forscherin oder der Forscher stark wirken, sei es bewusst oder nicht. In diesem Abschnitt trat der interdisziplinäre Charakter des Seminars am stärksten hervor, weil es der einzige naturwissenschaftliche Beitrag war.

Die anschließende Diskussion zum Zusammenhang von Kontextualisierung und Historischem resp. Temporalität eröffnete verschiedene Fragen, Interventionen und Kritikpunkte. Beschäftigte sich der Text zu Entropie mit dem Phänomen der Kontextualisierung innerhalb der Wissenschaft, so kreisten die nachfolgenden Beiträge von Tristan Coignard und Achim Saupe um Kontexte in verschiedenen historischen Abschnitten. Unsere Diskussion konzentrierte sich auf die historischen Umbrüche im 19. Jahrhundert, die in den Texten beschrieben wurden. Diskutiert wurden Begriffe wie ‚Hierarchie‘ und ‚Autorität und Beweisführung‘. Mehrfach war auch vom ‚Tatort Geschichte‘ die Rede. Die starken Umbrüche in der Neuzeit wurden in den Texten an verschiedenen Beispielen verdeutlicht, so etwa dem folgenden: Mit der schrittweisen Abschaffung der Folter seit dem 18. Jahrhundert, welche die Wahrheitsfindung bis dahin massiv beeinflusst hatte, verlor das bestehende Beweisrecht an Bedeutung. Die Einführung des vollgültigen Indizienbeweises im Zuge der Strafrechtsreformen des 19. Jahrhunderts führte auch zu Veränderungen innerhalb der Geschichtswissenschaft. Das Entziffern und Lesen von Spuren gewann an Aktualität. Als anschauliches Bild für diesen Zusammenhang von Recht und Geschichte führte ein Teilnehmer in der Diskussion an, dass Agatha Christie mit einem Archäologen verheiratet war. Allerdings wurde die starke Fokussierung auf Veränderungen im 19. Jahrhundert, wie sie in den Texten zum Ausdruck kam, in der Diskussion auch problematisiert. Mehrfach wurde der Einwand erhoben, dass die Brüche zwischen vermeintlich finsternem Mittelalter, Neuzeit und Moderne nicht so stark sind, wie sie scheinen. Der Wunsch nach klaren Kontexten und Eindeutigkeiten kann, so die Kritik, leicht dazu führen, dass historische Quellen zu Beweisen gerinnen, wo Kontextualisierung und Methodenreflektion angebracht wäre.

*Sandrine Cartier-Millon, Cornelia Möser, Elke Frietsch*

## **Le quantitatif et le qualitatif**

Jay Rowell kommt in seinem Einführungsvortrag zum Quantitativen und Qualitativen zu dem Ergebnis, dass beide einander bedürften, ein quantitatives Vorgehen allein aber nicht möglich sei. Dem entspricht die These, dass eine Trennung zwischen quantitativ und qualitativ arbeitenden Wissenschaften künstlich ist, weil es keine quantitativen Methoden ohne qualitative Vor- und Nacharbeit gibt. Quantitative und qualitative Methoden hingegen können und sollten scharf unterschieden werden.

Beispielsweise sagt ein Foto an sich zunächst nichts aus, genauso wenig wie eine Menge von Zahlen; es handelt sich also um rein quantitative Objekte. Eine Aussage gewinnt man erst, wenn qualitative Vorarbeit geleistet wird: die Auswahl eines Fotomotivs etwa beziehungsweise die Definition statistischer Kategorien, und qualitative Nacharbeit: das Setzen des Fotos in einen Kontext beziehungsweise die Interpretation von mathematisch-statistischen Ergebnissen. Bei beiden Objekten wird also qualitative Vor- und Nacharbeit geleistet.

Wie dieses Beispiel zeigt, sind quantitative Methoden nicht notwendigerweise immer auch statistische, auch wenn das in den Geisteswissenschaften häufig so erscheint. Quantitative Methoden sind allgemein solche, die sich in der Sprache der Mathematik formulieren lassen – wie etwa auch die Speicherung der Farbwerte der physikalischen Bildpunkte einer Fotografie. Ein anderes Beispiel liefert der Unterschied zwischen der qualitativen und der quantitativen Beschreibung desselben Vorgangs in der Physik: Ein Ball fällt desto schneller, je länger er fällt (qualitativ);  $v=g \cdot t$  (Geschwindigkeit = Fallbeschleunigung · Zeit; quantitativ).

Eine rein quantitative Arbeit, die sich auf die Wirklichkeit bezieht (mathematische Arbeiten fallen also nicht hierunter), ist unmöglich – die Lösung für Wahlschwierigkeiten zwischen quantitativen und qualitativen Methoden besteht also nicht in einem zukünftigen methodischen Pluralismus, sondern in der Bewusstwerdung, dass man als quantitativer Forscher immer auch qualitativ arbeitet und als qualitativer Forscher immer entweder quantitative Elemente einbezieht oder auf quantitativen Vorarbeiten aufbaut.

Véronique Castagnet ist bei ihren Recherchen zu den Diözesen von Lescar und Oloron im Béarn zwischen 1599 und 1791 auf besonders lückenhafte Quellen gestoßen, die ihre Arbeit ins Stocken brachten. Diese Mängel bei den traditionell religiösen Quellen hat sie durch das Hinzuziehen von neuen, laizistischen Quellen beheben können.

Um ein Maximum an Informationen aus diesen heterogenen Quellen zu ziehen, hat sie auf eine besondere Methode zurückgegriffen: die Prosopographie. Dabei handelt es sich um die systematische Erforschung eines bestimmten Personenkreises, der nach verschiedenen Kriterien, je nach Forschungsziel, festgelegt wird.

Auch wenn die Prosopographie auf den ersten Blick eine rein quantitative Methode zu sein scheint, so geht ihr dennoch immer eine qualitative Fragestellung voraus, wie hier die Beschränkung auf bestimmte personenbezogene Laufbahndaten. Dazu werden die historischen Fakten und Informationen, die die Prosopographie ans Licht bringt, im Nachhinein vom Historiker auf qualitative Weise analysiert. Insofern unterstützt Véroniques Forschungsmethode die These der Unmöglichkeit einer reinen quantitativen Analyse, so wie es Jay Rowell in seinem Eröffnungsvortrag bereits dargelegt hatte.

Durch das Zusammenführen von einer großen Zahl an Daten, die einzeln als lückenhaft erscheinen, sich aber untereinander kompensieren, ermöglicht also die Prosopographie die Erstellung eines Gesamtbildes einer Personengruppe zu einem bestimmten Zeitpunkt.

Dennoch muss hier auch auf die Grenzen einer solchen Methode hingewiesen werden. So ist es im Fall der Analyse von Véronique unmöglich, gleichzeitig den Welt- und den Berufsklerus zu untersuchen, da sich beide durch das Differenzierungskriterium, das der prosopographischen Tabelle zugrunde liegt, ausschließen. Persönliche Entscheidungen oder Beweggründe, einem Orden beizutreten, können durch die Prosopographie nicht erschlossen werden. Und Véronique hat zugeben müssen, dass sie trotz ihrer zahlreichen ergänzendenlaizistischen Quellen mit äußerst lückenhaften Tabellen hat arbeiten müssen. In diesem Fall bleibt also noch die Frage offen, inwiefern die qualitative Analyse sich zuverlässig auf die quantitative stützen kann - und wie zuverlässig die gesamte Beweisführung ist.

Falk Bretschneiders Vortrag hat gezeigt, dass das Zitieren unterschiedliche Dimensionen hat, dem Zitat verschiedene Bedeutungen zugeschrieben werden und es je nach Verwendungsweise zur Qualitätsverbesserung oder -verschlechterung von wissenschaftlichen Arbeiten führen kann.

Zum ersten dient das Zitat der Zeugenschaft, dem Belegen von Sachverhalten. Hier hat das Zitat den Zweck der Bewahrheitung. Es ermöglicht uns, etwas als wahr und nicht beliebig zu präsentieren. Gleichzeitig beschränkt die Verwendung von Zitaten auch, denn auf deren Grundlage lässt sich nicht jede Aussage machen.

Des Weiteren lässt sich mittels der Anführung von Quellenzitaten (in lange zurückliegender Sprache, umgangssprachlich, Mundart, etc.) ein Gefühl von Alterität bei den Lesendenerzeugen. In diesem Fall kommt dem Zitieren die Funktion eines Stilmittels zu, mit dem man den Grad an Alterität kontrollieren kann.

Beliebt ist das dem Text vorangestellte Zitat als „mise en bouche“. Hier wird den Lesenden das Folgende schmackhaft gemacht. Als Autor/in muss man sich aber der Gefahr bewusst sein, dass es den folgenden Inhalt der Arbeit überdecken kann. So bleiben manchmal nur die markanten Eingangszitate im Gedächtnis der Lesenden. Ähnlich problematisch ist es, wenn Autor/innen einem Zitatimpressionismus verfallen und die Lesenden mit Zitaten überschwemmen.

Eine wissenschaftliche Gepflogenheit (oder auch Unart) ist es, das Zitieren zu einem Ritual zumachen. Durch „Name-dropping“ wird gezeigt, dass man belesen ist und sich in der jeweiligen Wissenschaft bzw. im jeweiligen Themenbereich zu positionieren weiß. Dem gegenseitigen Zitieren kommt dabei auch die Funktion zu, Gruppenzugehörigkeit herzustellen (Stichwort „Zitierkartelle“). Das Thema Zitat hat am Ende dieses Tages doch deutlich machen können – wenn nicht sogar beweisen können –, dass Qualität über Quantität die Oberhand behält.

*Diane Gilly, Philipp Dedié, Daniel Bendix*

## **La question du visuel**

Kann eine Fotografie ein Beweis sein? Diese Frage überspannt die vier Vorträge wie ein Dach. Sie alle stoßen sich an der allgemeinen Annahme, ein Foto sei objektiv und identisch mit der „Wirklichkeit“. Tatsächlich begegnet uns diese Realitätsannahme in allen angesprochenen Bereichen: in der Wissenschaft, in der Boulevardpresse, in der Kunst und im Alltag. Die vier Beitragenden haben uns nun auf unterschiedliche Weise gezeigt, dass es so einfach nicht ist, indem sie einige Parameter untersucht haben, die im Hinblick auf ein Foto immer mit in Betracht gezogen werden müssen. Dazu sind Fragen zu stellen. Die im wahrsten Sinne des Wortes *offen-sichtlichste* lautet: Was ist zu sehen? Im Fall der vier Beiträge sind das so unterschiedliche Objekte wie Opfer, Prominente, Kunst und Geister. Selten im Bild, aber um so entscheidender ist die Frage nach dem Urheber des Fotos: Wer hat es gemacht? In unseren Fällen: Täter, Paparazzi, Künstler und Wissenschaftler bzw. Geistergläubige. Noch schwieriger zu beantworten wird folgende Frage: Warum, mit welcher Intention wurde das Bild gemacht? Schlussendlich darf auch der Kontext der Rezeption nicht außer Acht gelassen werden: Welche Haltung nimmt der Betrachter ein? Wenn dadurch auch viele Gewissheiten wieder mit einem

Fragezeichen versehen werden, so kann man vorläufig festhalten, dass sich am Beispiel der Fotografie die Problematik des Beweises auf exemplarische Weise entfalten lässt.

Pour Petra Bopp, la photographie seule n'est pas une preuve car elle peut être tout et rien à la fois en raison de sa polysémie. Le chercheur doit lui donner du sens par une lecture qui confronte plusieurs facteurs externes au cliché étudié : témoignage de l'auteur, texte ou paratexte, archive. Ainsi elle place la photographie, son objet d'étude sous un faisceau de préférences, en convoquant la pluridisciplinarité. L'ensemble concourt à donner, à associer à son objet un contexte dans sa première acception : la recherche de valeur et de sens. Par exemple, l'inadéquation entre le texte et la photographie rend la réalité plus terrible et amène le chercheur à réinterroger le contexte, dans sa deuxième acception : ensemble des faits du passé ayant un lien avec l'objet. Se pose alors la question de l'usage du cas lors du procès d'Auschwitz ou dans l'exposition *Mémoire des camps* ou *Verbrechen der Wehrmacht*.

La même recherche de sens et de valeur sous-tend le travail sur un autre corpus, opposé par essence au premier : la série, ici la série de photographie privée, elles-mêmes mises en scène dans un album avec des légendes, un ordre, une mise en page par un soldat allemand de la deuxième guerre mondiale. La réalité du soldat est de faire la guerre ; le lecteur s'attend donc à trouver des photographies de guerre. Or il s'agit, pour certaines, de photographies prises par un acteur de la guerre (donc du contexte) dans une période de guerre. Deux réalités, deux niveaux de preuves se juxtaposent donc. Tout d'abord la réalité constante retient l'auteur : un soldat. Ensuite, de l'autre côté de l'optique, la réalité est mouvante : la présence ou l'absence de références à la guerre sur la photographie, la présence ou l'absence de références à la deuxième guerre mondiale, la lacune ou la photographie manquante dans l'album enlevée par l'épouse, non-prise par le soldat, la mémoire variante et arrangeante.

La photographie peut apporter une preuve quantitative (dans le cas de l'étude des séries) mais non reproductible car une photographie reste unique (situation de création du cliché et conditions du développement).

Kirstin Kastell fonde en légitimité la création d'un droit fixant les conditions de la prise de vue lorsque les sujets sont des hommes politiques, de plus en plus assimilés à des stars : où situer la limite entre la sphère publique et la sphère privée ? Elle discute implicitement la notion de manipulation (soit par des stars, soit par des hommes politiques, soit par les paparazzi ou par tous lorsqu'ils ont à gagner de ce consensus). Là encore le chercheur insiste sur la variabilité des limites.

De même pour Elke Frietsch, certains photographes et adeptes du spiritisme manipulent le regard du spectateur en modifiant le rapport entre le corps (matériel, réel) et l'esprit (immatériel, invisible) grâce à des techniques très variées. La photographie sert alors de preuve pour saisir l'insaisissable, l'irréel, la présence d'esprits.

Perin Emel Yavuz interroge également la photographie comme preuve. Elle souligne que les théoriciens de l'art conceptuel ont montré comment l'idée de la photographie portant en elle une preuve a pu retarder la reconnaissance de la photographie comme art. Dans les années 60, avec le développement de la théorie indicielle, la photographie devient davantage « une transformation et une interprétation du réel » (Philippe Dubois). Ainsi les praticiens du *Narrative Art* bousculent la confiance accordée à l'image photographique, en particulier en troublant la vision du spectateur par l'apposition d'une légende en contradiction avec l'image générale donnée au premier regard. L'exemple le plus célèbre est celui des 10 portraits de Christian Boltanski.

Enfin dans ces quatre communications, la photographie donne à voir au lecteur une construction d'indices auxquels le chercheur va plus ou moins faire attention, selon le contexte dans lequel il est placé et auquel il va donner un sens variable selon les circonstances et la culture personnelle, sauf si la réflexion est orientée ou rendue floue par l'ajout d'un texte, soit un indice extérieur à la photographie.

*Véronique Castagnet, Elisa Eidam et Léa Hartung*

### **Administrer la preuve**

La notion d'administration de la preuve renvoie à celle de « stratégie probatoire », au fait de développer une stratégie afin d'utiliser les preuves rassemblées dans le but de « trouver la vérité ». L'administration de la preuve pose cependant aussi indirectement la question de la récolte des preuves.

Les différents textes et discussions de la session nous ont poussés à apporter une réponse en termes de paradigmes : la vérité n'est pas la même selon que l'on part du paradigme de la démarche interdisciplinaire, particulièrement défendue dans la contribution de C. Bellon, de celui de la rhétorique (T. Woelki), de celui de la démonstration dialectique (S. Panis) ou celui de la démonstration juridique (K. Günther). Nous commencerons par nous intéresser à la dernière.

En droit, l'administration de la preuve peut permettre de trouver une vérité formelle que l'on définira ainsi : une affirmation est considérée comme vraie aussi longtemps qu'elle n'est pas contredite (principe de falsification). En droit de la preuve, ce principe est majoritairement celui du droit civil. Dans le domaine du droit pénal, au contraire, l'administration de la preuve doit amener à trouver la vérité matérielle qui cherche une validité plus « absolue » et qui se base sur l'idée qu'il existe une hiérarchie des méthodes et types de preuve. Certaines sont plus pertinentes que d'autres. Ainsi les témoignages passent avant les documents écrits.

Le paradigme juridique s'accommode ainsi de deux « vérités ». On peut se demander s'il en va de même pour le paradigme de la démonstration dialectique (exposée par Sylvain Panis), qui semble dans un premier temps reposer sur l'idée de vérité formelle : une théorie ou une démonstration scientifique est vraie tant qu'elle n'est pas contredite par une autre théorie. On retrouve ici l'idée popperienne de la falsificabilité des théories scientifiques. La démonstration dialectique est une construction intellectuelle qui établit une hiérarchie entre différents dispositifs probatoires : l'objectif est de définir et de choisir la meilleure démarche possible grâce au critère de préférence.

Le troisième paradigme présenté lors de la session, celui de la rhétorique, introduit l'intersubjectivité comme un élément constitutif du dispositif probatoire, dans le sens où le but de la démarche est de convaincre l'auditeur. La preuve est valide quand elle résiste à la contre-argumentation et est acceptée par l'interlocuteur.

Le dernier paradigme, largement évoqué lors du séminaire, est celui de l'interdisciplinarité qui apparaît comme une possible « position moyenne » susceptible de satisfaire les exigences de la « vérité formelle » et de celle de la « vérité matérielle ». En récoltant des preuves de différentes sources et selon différentes méthodes, le chercheur construit un faisceau d'indices qu'il peut hiérarchiser selon la problématique qu'il a définie. Cependant, certains participants ont souligné les difficultés qu'ils ont pu rencontrer dans leur usage de démarches interdisciplinaires, principalement les efforts consentis pour acquérir les compétences propres à une autre discipline ou encore les réticences formulées par des chercheurs confirmés, souvent attachés au cloisonnement disciplinaire.

Un autre point qui nous a paru particulièrement riche dans la discussion a été celui des limites et possibilités dans la démarche d'administration de la preuve. Peut-on utiliser toutes les preuves que l'on a récoltées ? Peut-on ignorer certaines preuves ? Dans le processus que représente l'administration de la preuve, le chercheur se voit confronté à la question de la gestion adéquate de ce qu'il retient de ses recherches comme « preuve » d'une hypothèse spécifique. Cette question sera abordée différemment en fonction de la discipline dans laquelle s'inscrit l'intérêt scientifique du chercheur et en fonction de son origine culturelle.

En droit allemand<sup>1</sup>, par exemple, prévaut le principe que la gestion des preuves ne doit pas être laissée à l'appréciation de l'individu. Pour son application pratique au niveau de la juridiction, cela soulève la question de la légitimité : peut-on fournir toutes les preuves que l'on serait en mesure de fournir ? Par conséquent, il existe une interdiction d'accumulation de preuves («Beweiserhebungsverbot») ainsi qu'une interdiction d'utilisation de preuves («Beweisverwertungsverbot»). Celles-ci concernent, entre autres, les preuves obtenues au moyen de torture d'un suspect ou d'autres procédures de procuration

---

<sup>1</sup> Voir l'intervention du Prof. Klaus Günter.

d'informations non conformes à la loi et renvoient, dans cette mesure, à la dimension éthique de la recherche.

Que peut-on déduire de cet exemple par rapport à la question initiale? La stricte formalisation qui caractérise le modèle du juridique pourrait-elle présenter une solution au dilemme du chercheur en sciences sociales, s'efforçant d'atteindre une «vérité matérielle» et non seulement «formelle»? Où représente-t-elle, au contraire, une restriction plus ou moins grande des possibilités du chercheur, voire un frein au progrès scientifique? Cette question est d'autant plus justifiée que la formalisation en droit n'empêche pas que certains facteurs liés à la personnalité (comme l'appartenance culturelle, ethnique etc.) interfèrent dans le processus de la gestion des preuves.<sup>2</sup>

*Aliénor Didier, Tristan Coignard, Antoine Vergne*

---

<sup>2</sup> cf. précédent cité par le Prof. Klaus Günter

« Faire la preuve », Moulin d'Andé, 12-15 septembre 2007, CIERA.